

PRÉFACE

Il faut avoir rencontré Martin Buber pour comprendre, dans le temps d'un regard, la philosophie de la rencontre, cette synthèse de l'événement et de l'éternité. Alors on sait, d'un seul coup, que les convictions sont des flammes et que la sympathie est la connaissance directe des Personnes.

Un être existe par le Monde, qui vous est inconnu et, soudain, en une seule rencontre, avant de le connaître, vous le reconnaissez. Dans la nuit, un dialogue s'engage, un dialogue qui, par un certain ton, engage à fond les personnes : « C'est toi, Michel ? » et la voix répond : « C'est toi, Jeanne ? » Aucun n'a besoin de répondre : « Oui, c'est moi ». Car le moi interrogé, s'il transcendait l'interrogation, s'il dérogeait à la grâce infinie de la rencontre ; tomberait dans le monologue ou dans la confession, dans ce qui vante ou dans ce qui regrette, dans le plat récit des désirs et des peines. Il dirait ce qu'il était avant de dire ce qu'il est ; il dirait ce qu'il est, avant de dire ce que, par la rencontre, il est devenu. L'Instant de la Personne humaine en serait tout alangui, tout amolli, tout amorti, privé entièrement de ce vecteur d'avenir que la sympathie vient de lancer. Toute la philosophie de la personne, d'après Martin

Buber, doit tenir dans cette interrogation mutuelle. Cette philosophie donne au verbe une tonalité particulière qui est faite de confiance et d'étonnement. Cette philosophie multiplie, comme dans un miroir à mille facettes, cette nuance délicieuse et souvent insaisissable qui joue dans l'ambiguïté de l'interrogation et de l'exclamation. Nous sentons bien qu'il nous faudrait un signe moyen entre ? et ! Nous sentons bien que du ? au ! il y a place pour toute une psychologie qui tonaliserait toutes les paroles, qui saurait interpréter les silences et les timbres, les vivacités et les lenteurs, toutes les résonances et tous les arpèges de la sympathie.

Un fantôme de ponctuation peut-il être si vivant ? Oui, s'il est le signe d'une rencontre. Un instant peut-il être si riche, si vif ? Oui, s'il est l'origine d'une amitié, s'il est l'impulsion d'une Personne.

Or, le temps des personnes est infiniment rare et vide au regard du temps des choses. Nous vivons endormis dans un Monde en sommeil. Mais qu'un tu murmure à notre oreille, et c'est la saccade qui lance les personnes : le moi s'éveille par la grâce du toi. L'efficacité spirituelle de deux consciences simultanées, réunies dans la conscience de leur rencontre, échappe soudain à la causalité visqueuse et continue des choses. La rencontre nous crée : nous n'étions rien – ou rien que des choses – avant d'être réunis.

Ainsi, c'est dans le règne des vecteurs et non dans le règne des points et centres qu'il faut se placer pour avoir un juste schéma du bubérisme. Le je et le tu ne sont pas des pôles séparables. Jadis, en irisant les aimants, on cherchait à isoler le magnétisme nord et le magnétisme sud. On espérait avoir deux principes différents d'attraction. Mais à chaque brisure, si subit, si hypocrite que fût le choc, on retrouvait, dans chacun des morceaux

brisés, les deux pôles inséparables. De même, une méthode d'introspection cherchera, par la solitude, à briser quelques liens sociaux, imaginant qu'un jour, en acceptant les trahisons avec ironie ou avec courage, nous pourrons nous voir nous-mêmes, face à face avec nous-mêmes. Vain espoir : un lien rompu est presque toujours un lien idéalisé. Comme l'a dit Fichte, l'homme n'est un homme que parmi les hommes. L'amour du prochain est notre destin intime. Et si certaines âmes trouvent la vie dans une contemplation solitaire, c'est qu'elles ont fait une plus grande rencontre, c'est qu'elles sont le pôle d'un plus grand attrait...

Ce n'est donc pas du côté des centres je et tu qu'il faudra chercher une science ontologique de l'être humain, mais puisque l'être humain est relatif à l'humain, c'est dans le lien du je-tu, sur l'axe du je-tu qu'on découvrira les véritables caractères de l'homme. Il y a là une sorte d'ontologie réciproque qui transcende le substantialisme du moi, qui fait du tu, en quelque manière, l'attribut le plus prochain, le plus fondamental du je. Je suis une substance si je suis une personne. Je suis une personne si je me lie à une personne. En me détachant de mon frère, je m'anéantis. En perdant le souci de mon frère, j'abandonne Dieu. Le livre de Martin Buber est ainsi l'index primitif du personnalisme. Il nous fait saisir l'être, étymologiquement, dans sa religion fondamentale.

Prise ainsi à sa naissance métapsychologique, la méditation du tu doit jeter une vive lumière sur la psychologie et sur la morale.

Dès le début du livre, au niveau même du langage, Martin Buber nous montre les deux sources de la parole qui sont, bien entendu, les deux sources de la pensée : les choses d'une part, les personnes d'autre part, le cela et le tu. Mais les milliers de sources murmurantes, qui

nous viennent des choses, ne sont que des affluents de la source centrale qui nous vient du tu. Et l'on va mesurer l'importance de la philosophie bubérienne si l'on étudie systématiquement la désignation des objets dans la communion de deux sujets. Le cela de la troisième personne ne peut venir qu'après le je et le tu des deux premières. Que m'importent les fleurs et les arbres, et le feu et la pierre, si je suis sans amour et sans foyer ! Il faut être deux – ou, du moins, hélas ! il faut avoir été deux – pour comprendre un ciel bleu, pour nommer une aurore ! Les choses infinies comme le ciel, la forêt et la lumière ne trouvent leur nom que dans un cœur aimant. Et le souffle des plaines, dans sa douceur et dans sa palpitation, est d'abord l'écho d'un soupir attendri. Ainsi l'âme humaine, riche d'un amour élu, anime les grandes choses avant les petites. Elle tutoie l'univers dès qu'elle a senti l'ivresse humaine du tu.

Et puis, dans la clarté nouvelle d'un jeune foyer, les choses deviennent petites, deviennent familières et proches ; soudain elles sont de la famille. Non pas tant de l'ancienne famille qui a écrasé l'esprit de l'enfant sous le poids du cela, de l'instruction reçue, uniquement et passivement reçue, mais de la famille choisie, divinement rencontrée sur la route du destin. Alors, le tu donne aux choses un autre nom, et même quand il leur donne le nom commun, le nom ancien, voici qu'une résonance inconnue tourmente et rénove les syllabes : « Est-ce là ton porte-plume, Michel ? – Est-ce là ton miroir, Jeanne ? » Une participation de la personne apporte aux choses des valeurs poétiques si évidentes que tout le langage en est magnifié. À notre époque où tout se dépersonnalise, où l'ouvrier ne signe plus son ouvrage, où l'homme fasciné par les clichés cinématographiques ne crée plus son visage, n'invente plus son

expression, comme ils sonnent étrangement et gravement les versets bubériens si fidèlement traduits par Mlle Bianquis !

Des intérêts humains doivent ainsi être attachés à tous les objets pour que ces objets retrouvent leur fonction primitive et les mots leur sens fort. La leçon morale n'est pas loin de la leçon psychologique essentielle. Notre dispersion spirituelle dans le règne du cela, au détriment du règne du tu, a envahi peu à peu le domaine des relations sociales, et nous a fait invinciblement considérer les personnes comme des moyens. Si haut qu'on place l'utilité, elle reste un thème égoïste qui doit finalement fausser les âmes. Autrement dit, quand on veut vivre uniquement en face des choses, en les qualifiant par les bienfaits qu'elles nous rendent, encore que ces bienfaits soient aussi spirituellement élevés que les joies esthétiques, une nuance d'égoïsme enlève aux couleurs leur fraîcheur et remplace le duvet des choses par un vernis. Egoïsme ou romantisme souffrent des mêmes monologues. En vain on prétendra se placer au centre des choses, surprendre l'état d'âme d'un paysage, il manquera à cet animisme une confirmation que, seule, la compagnie d'un tu peut apporter. Et c'est ici qu'intervient la catégorie bubérienne la plus précieuse : la réciprocité. Cette réciprocité, on ne la trouve jamais clairement sur l'axe du je-cela. Elle n'apparaît vraiment que sur l'axe où oscille, où vibre, le je-tu. Alors, oui, l'être rencontré se soucie de moi comme je me soucie de lui ; il espère en moi comme j'espère en lui. Je le crée en tant que personne dans le temps même où il me crée en tant que personne. Comme le dit souvent Martin Buber, dans le dialogue, seul, l'existence se révèle comme ayant « un autre côté ». Le noumène, qui se perdait, devant les choses, dans l'indéfini d'une médi-

tation ouverte, s'enrichit en s'enfermant tout-à-coup dans un autre esprit. Le noumène le plus clair est ainsi la méditation d'un esprit par un autre esprit et les âmes, dans un commun regard, sont plus proches, plus convergentes que les prunelles !

C'est peut-être dans le petit livre *Zwiesprache*, paru neuf années après *Ich und Du*, en 1932, que se distinguent le plus clairement la vie monologue et la vie dialogue. Un monologue peut être long et disert, il exprime moins d'âme que le dialogue le plus naïf. Si étouffé, si mal balbutié que soit le dialogue, il porte la double marque du donné et du reçu, ou tout au moins, comme un prélude, la double tonalité de l'aspiration et l'inspiration des âmes. Alors l'oreille est active puisque tendre l'oreille c'est vouloir répondre. Recevoir, c'est s'apprêter à donner. Comment entendre sans exprimer ! Comment exprimer sans entendre ! Encore une fois, notre substance spirituelle n'est en nous que si elle peut aller hors de nous. Elle ne peut aller hors de nous, vaguement, comme une odeur ou un rayonnement. Il faut qu'elle s'offre à quelqu'un, qu'elle parle à un tu. Comme le dit Martin Buber, « la pensée la plus sublime est sans substance si elle est sans allocution ». Et comme il faut avoir dit tu pour dire nous, « la communauté des hommes ne saurait être bâtie que par la possibilité de relations particulières ». Œil pour œil, souffle pour souffle, âme pour âme. Je te vois et te comprends, donc nous sommes des âmes.

Enfin la pensée de *Ich und Du* a reçu un autre supplément dans le livre *Die Frage an den Einzelnen*, commencé en 1932, mais qui n'a été publié qu'en 1936. C'est un traité de la responsabilité. La catégorie kierkegaardienne de « l'homme au singulier » est sans doute indispensable, mais elle décide trop vite du destin de

l'homme et l'engage dans un défilé. La pensée de Kierkegaard, que l'homme au singulier n'a pas d'autre rapport essentiel que son rapport avec Dieu, apparaît à Martin Buber, comme une simplification erronée. On n'arrive pas à Dieu en évitant le Monde. En nous, c'est tout l'Univers que nous devons tendre vers Dieu, offrir activement à Dieu. Nous sommes ainsi responsables de plus que de nous-mêmes, nous sommes responsables de notre prochain. Dire avec Kierkegaard que la foule est fausseté, c'est manquer au devoir de substituer à ce qui est ce qui doit être. Sans doute la foule est « la matière de vérité la plus difficile à manier », mais il faut « démêler la mêlée ». « La chose publique, la chose résistante entre toutes, c'est là l'épreuve essentielle de l'homme au singulier ». Et l'on peut ainsi mesurer l'immense effort de la pensée bubérienne qui tente, par tous les moyens, en des livres nourris des études les plus variées, formés dans l'exégèse des œuvres d'Israël et dans la méditation des philosophies les plus récentes, d'unir le singulier à l'universel, l'instant à l'éternité, la rencontre à la famille, le fait unique à la Loi inviolable.

Gaston BACHELARD